Quelques vers

Autor(en): **Bessire, Paul-Otto / Jabas, Fernand / Gautier, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **19 (1913)**

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685299

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

QUELQUES VERS

Aux Francs-Montagnards.

(A l'occasion de la LIIme assemblée de l'Emulation à Saignelégier, le 18 août 1913).

Si j'avais à choisir le pays de mon rêve,
Si je devais un jour délaisser la maison
Où s'écoule ma vie agreste et pourtant brève,
Dans ce vallon si doux en la verte saison ;

Si la vie à mon gré se pliait aux caprices
Permis à ceux-là seuls que le destin combla,
Qui vont où bon leur semble et librement choisissent
La mer où les sentiers perdus dans les lilas ;

En pèlerin docile aux élans de mon âme
Dans votre beau pays je viendrais sans retard,
Car toujours en mon cœur pour vous brûle une flamme
De tendres souvenirs, amis Francs-Montagnards !

Chez vous tout me séduit, tout me plait et m'attire,
L'air semble plus léger, le ciel moins lourd qu'ailleurs.
Même votre vent froid et âpre, on le respire
Avec délices, tant il est lourd de senteurs.

Vos hameaux, dont les toits par les tuiles nouvelles
Sont rougis, vos sapins, vos sous-bois et vos fleurs,
Vos pâturages ont des fraîcheurs d'aquarelles ;
La lumière limpide avive leurs couleurs.

Quand les doigts de septembre étendent sur les choses
Un voile d'azur, et qu'un rayon chatoyant
Joue avec le sapin sous lequel je repose,
Ce pays plus qu'un autre au rêve est accueillant.

Dans la brume automnale à la grâce légère,
Dorée à l'horizon, bleue au creux du sillon,
Et douce infiniment, ne gardant du rayon
Que la fluidité blonde et l'âme passagère,

La Montagne s'estompe. A travers ce tissu
Qu'une fée a broché, ténu comme une haleine,
La Montagne apparaît irréelle et lointaine,
Telle un site sacré dans un songe apparu.

A l'Ouest, j'aperçois les collines de France,
Au contour harmonieux, comme l'esprit latin ;
Là-bas, vers le Nord torrentueux s'avance
Au pied des burgs, le fleuve héroïque, le Rhin.

Au Sud, tout près de nous, c'est la ligue ondulée
Des monts de mon pays ; Chasseral et Raimeux ;
Puis des Alpes, je vois la neige immaculée.
Devant ces glorieux sommets, mon cœur s'émeut.

Et je pense à la Suisse et je pense à nos pères,
A ces héros tombés au pied de l'étendard ;
Et je pense au Jura qui fut libre naguère,
Dont vous êtes les fils fidèles, Montagnards.

Vous avez conservé la foi de vos ancêtres
Et jamais sous le joug votre dos ne plia ;
Vous appelez encor le château des Sommêtres,
Les rochers escarpés qu'un tyran fortifia.

Aujourd'hui l'on peut voir sourire la pervenche
Sur les murs du castel rasé par vos aïeux,
Ce n'est pas au hasard que les Montagnes franches
Doivent leur nom ; francs vous êtes, francs sont vos yeux ;

Votre accueil est si franc que des nations le Sage
En proverbe l'a mis ; francs enfin sont les vins
Par vous offerts ; si francs que je dis sans ambage,
Comme aujourd'hui, restez de francs Jurassiens.

P.-O. BESSIRE.

I. La voix du Pays.

Ouvre tes yeux bien grands ! Autour de toi regarde !
La terre où tu naquis se déroule à tes pieds.
Imprègnes en tes yeux et ta mémoire. Garde
Jusqu'au seuil de la mort ses traits inviolés.

Au-delà de la mer tu partiras peut-être ;
Ton siècle est tourmenté par de vils appétits.
Mais toujours souviens-toi que moi je te vis naître
Et que dans mes forêts tu jouas tout petit.

Tu te désaltéras au creux de mes fontaines ;
Tu courus les taillis, te blessant aux buissons ;
Pensif tu t'arrêtas sous le dôme des chênes
Que l'oiseau remplissait d'amoureuses chansons.

Les attirantes voix et la suave haleine
De mes bois ont bercé ton enfance, et je suis
Une amante pour toi lorsque ton âme en peine
Cherche la solitude et qu'en mon sein tu fuis.

Mais ne quitte jamais le pays où ton rêve
Peut errer à loisir de la source au rocher,
Des vertes frondaisons que la bise soulève
Aux toits rouges serrés autour du vieux clocher.

Si des désirs pervers ou la désespérance,
Le dégoût d'ici-bas s'emparaient de ton cœur,
Comme aujourd'hui reviens sous l'arbre qui balance
Son feuillage d'où tombe un charme ensorceleur.

II. Matin d'Avril.

Le printemps délivré par une tiède brise
Fond la coque où l'hiver le tenait prisonnier.
La sève en travail monte au cœur du marronnier,
En gonfle les bourgeons, puis, brusquement les brise.

C'est la minute brève où l'avril à plaisir
Déploie en souriant ses grâces de poète.
Comme pour un hymen la nature s'apprête;
Trop rapides instants qu'il faut savoir saisir!

Les moineaux sur le toit font un beau tintamarre!
Là-bas, près du ruisseau, dans les aunes d'argent,
Chante le merle noir; léger passe le vent,
Un vent venu de loin, chargé d'un parfum rare.

C'est l'instant fugitif choisi par ces charmeurs
Que sont le vent et l'eau, le ciel et la verdure,
Pour donner un concert, chanté par la nature,
Un concert de parfums, de sons et de couleurs.

Ces hommes sont heureux qui, leur tâche remplie,
Dans les sentiers déserts se promènent rêveurs ;
Et, les yeux sur le ciel, les arbres et les fleurs
Savent ouvrir leur âme aux beautés de la vie.

III. Aubade.

Les matins frais, les matins roses,
Qui s'éveillent à l'horizon,
Couleur de pervenche et de rose
Sèment le val de leurs chansons.

Les feuilles chantent sous la brise ;
Les fleurs s'inclinent sous le vent
Qui passe léger et se brise
Aux frondaisons des bouleaux blancs.

Les nids disent la bienvenue
Au matin rose, au matin frais ;
Elle s'en va jusqu'à la nue
La chanson des chardonnerets.

A cette grande symphonie
Que ne trouble rien de brutal,
Ruisseau mêle ta mélodie
Fraîche et pure comme cristal !

Ton chant, c'est le chant du poète
Qui dans le néant se perdra ;
Car là-bas, la mort qui te guette
Dans le fleuve t'engloutira.

Qu'importe si la vie est brève,
Si ta voix t'éteindra demain !
Aime la vie, aime le rêve,
Chante le rayonnant matin.

IV. Sonnet.

Jeune homme, au front pensif, qui poursuis la chimère,
Tes projets sont le rêve, incertain, décevant,
La bulle de savon qu'emportera le vent.
Quitte ce monde vide et reviens sur la terre.

Tandis que dans ton cœur une pensée amère
Glisse, et donne à ta lèvre un plissé mécontent,
L'ouvrier au travail se rend en souriant
Et joyeux accomplit sa tâche coutumière.

Au premier chant du coq, le paysan se lève,
Le brûlant soleil d'août a mûri la moisson ;
Il faut qu'avant le soir la besogne s'achève.

Ouvriers et fermiers rendent grâce à la vie ;
Car le travail vaut mieux que le rêve infécond
Qui pour toujours tiendra ta pensée asservie.

Moutier, janvier 1914.

P.-O. BESSIRE.

Aux Francs-Montagnards.

C'est bien, Messieurs, que suivant l'habitude,
Vous nous trouviez aux lieux les plus choisis,
Pour discuter et joindre à vos études
Un culte ardent à l'amour du pays.
Après avoir salué Neuveville
Et promené vers son lac vos regards,
Vous vous mettez en quête d'une idylle
Sur le plateau Franc-Montagnard.

Vos devanciers, fidèles à leur tâche,
Ainsi que vous y sont venus parfois;
Mais le voyage était long en patache
Ou bien à pied, par les champs, par les bois;
Tous les moyens de vous transporter vite
Y sont offerts, venant de toutes parts,
Et c'est toujours franchement qu'ils invitent
Leurs hôtes, les Francs-Montagnards.

Vous avez donc aujourd'hui l'avantage,
Après le temps du travail accompli,
D'aller quérir la gaieté qu'en partage
Ce coin de terre a dans tous ses replis.
Aussi joyeux que les fleurs automnales
Qui vont tenter d'ouvrir leur cœur mignard,
Ouvrez le vôtre aux clartés idéales
Du grand soleil Franc-Montagnard.

Si, quand il passe, il jette ici ses flammes,
Et redescend plus beau qu'il est monté,
Il y réchauffe avec ardeur les âmes
Dont vous avez estimé la bonté.
Aux compliments que l'on vient de vous faire,
Répondez donc avec le même égard,
Portez un toast et videz votre verre
A vos amis Francs-Montagnards.

Saignelégier, 18 août 1913.

F. JABAS.

Journée de Nice.

(Croquis de voyage).

Dans ces lieux où jamais le déclin de l'automne
Ne refroidit le cœur au souffle de l'ennui,
Sous un ciel qui ne peut se faire monotone,
J'avais erré sans rien compter du temps enfui.

Le soleil du matin, comme un vieux camarade,
Au sourire facile et franc, m'avait trouvé
Ravi de tout, allant et venant dans la rade,
Près du bord qui paraît moins qu'ailleurs éprouvé.

J'avais passé par bien des places, bien des rues,
Je m'étais arrêté pour voir à tout moment
De timides beautés, à la ville accourues,
Pour y vendre des fleurs écloses fraîchement.

Je m'étais échappé de la foule empressée,
En ne me demandant même pas où j'allais
Et j'avais promené mon rêve et ma pensée,
Lentement sous les murs de l'antique palais.

Plus loin j'avais gravi l'étonnante falaise
Que couronnent des pins et d'épais tamaris,
Et pour quelques instants je m'étais mis à l'aise,
Cherchant à m'imprégner des splendeurs du pays.

Enfin j'avais empli mes yeux de la lumière
Et de l'azur d'un ciel merveilleusement beau ;
Mon âme frémissait, plus ardente et plus fière,
De sentir s'allumer pour sa joie un flambeau.

Et le soir vint. Je fus entraîné vers la plage
Par le désir profond de savoir si la mer
Allait me faire entendre une chanson volage
Ou la dolente voix d'un anathème amer.

L'horizon s'effaçait à mesure que l'ombre
Se faisait plus épaisse au large et s'étendait,
Mais la voûte du ciel sans paraître plus sombre
Envoyait son baiser au flot qui le rendait.

Les bateaux dessinaient en noir les silhouettes
De leurs mâts balancés à l'amarre du port ;
Sans crainte des passants de tardives mouettes
Venaient se reposer sur les pierres du bord.

Je m'assis, humant l'air suave resté calme;
La brise qui passait douce ne chantait pas ;
A peine par instant elle agitait les palmes
Et portait d'enivrants parfums de mimosas.

La mer grave et fantasque, à son destin soumise,
Tout près venait briser son éternelle voix ;
Sa vague en se heurtant ne semblait pas surprise,
Mais clamait la révolte et la plainte à la fois.

La voyant regagner des régions lointaines
Pour revenir encore et se meurtrir toujours,
Je me pris à songer aux passions humaines
Que rien ne peut calmer hors le déclin des jours.

Nice, 10 octobre 1913. F. JABAS.

Bouquet.

A miss Bérénice B.

Que voulez-vous que je vous dise ?
Quand vous me demandez des vers,
Si ma plume tremble indécise,
C'est par un vertueux travers ;
Je ne sais pas dire une chose
Peu conforme à mes sentiments ;
Et j'aurais peur que l'on en glose
Si j'écrivais ce que je sens.

Quand votre jeune grâce altière
Complote contre ma raison ;
Quand tout, dans la nature entière,
Est dangereuse trahison ;
Quand du lilas blanc, chaque branche
Est un doux poème d'amour,
Quand, de la rose, le front penche
A garder un secret trop lourd ;

Quand du fouchsia les clochettes
Echangent leurs baisers d'émail
En agitant leurs collerettes,
Leurs collerettes de corail,
Enfant ! ce qui chante et rayonne,
Ce qui murmure et qui sourit
Est un fleuron de la couronne
Du doux piège où mon cœur se prit.

Quand les légères demoiselles
Se lutinent près des roseaux;
Quand s'irisent les cascatelles
Où vont s'ébattre les oiseaux;
Quand du ciel, la voûte est fleurie
De fleurs d'or et de diamant;
Où s'égare ma rêverie?
Vous en doutez-vous seulement?

Cette coquette insouciance,
Cette fière légèreté
Ou la souveraine élégance
De votre adorable beauté:
Je vous honore d'être belle!
Mais pour vous dédier ma foi,
Où trouver la forme nouvelle
En respectant la dure loi?

Si je vous disais, ma jolie!
Que tout mon être est ravagé,
Que je vous aime à la folie,
Vous me donneriez mon congé.
Voilà pourquoi je dois vous taire
Ce dont mon cœur est oppressé,
Rester muet et solitaire,
Comme j'ai fait l'hiver passé.

Envoi:

Ce bouquet, l'image fidèle
De mon rêve silencieux,
— Puisque déjà demain votre aile
Vous portera vers d'autres cieux —
Acceptez-le, jeune hirondelle,
Qu'en soupirant je suis des yeux!

Berne, 1865

PAUL GAUTIER.

L'amitié.

Que faut-il pour unir deux cœurs
Dans une amitié noble et pure ?
Avoir tous deux même nature,
Mêmes espoirs, mêmes douleurs.

Quand de l'un à l'autre s'envole
Un penser triste, un rêve fier,
Le regard suffit — comme hier —
Il n'est pas besoin de parole.

Tout bas je te disais : ma sœur,
D'un coup d'œil je t'ai reconnue,
Quand ta main loyale est venue
Répondre au rêve de mon cœur.

Moi je n'étais qu'un être frêle
Qui souffrait dans son âme en deuil
Quand, du ciel, j'entrevis le seuil
A l'approche d'un cœur fidèle.

Oh ! crois à ma sincérité !
Mon âme à la tienne est unie.
Oh ! que cette heure soit bénie
Où rayonna cette clarté !

Une paix céleste m'inonde
Et je te bénis dans mon cœur.
Quelle est ton intime douceur
Amitié sereine et profonde !

Unissons à jamais nos voix
Pour chanter, ô ma sœur chérie !
Le ciel, le bonheur, la patrie,
Toutes les beautés à la fois !

Jardin du Collège, *Porrentruy 1862.* PAUL GAUTIER.

A *

Dans les grands bois au front sévère,
Sur la marge du vieux chemin
Où j'allais errer, solitaire,
J'ai chanté comme le trouvère
Les fleurs que rencontrait ma main.

Le liseron, la primevère
Et la marguerite au cœur d'or ;
La fleur des champs, la fleur de serre,
Chacune à son tour la plus chère,
La plus charmante en son décor.

Mais, entre les branches du chêne
Un doux rayon vint jusqu'à moi ;
Je reconnus Phœbé, la reine,
Et je lui dis : ma souveraine
Tout mon cœur s'élance vers toi !

Elle allait passer sans rien dire,
Mais elle entendit mes aveux ;
Et, de loin, me montrant sa lyre,
Elle me fit un doux sourire
Et reprit son vol dans les cieux.

La dernière fleur est flétrie
Et Phœbé rayonne toujours :
Sur la route que j'ai suivie,
Elle règnera sur ma vie.
Adieu ! tous les autres amours !

Bois de Fahy, 1862.

PAUL GAUTIER.

Une bonne recette.

(Conte inédit)

LE PÈRE : Voisin, mon fils me décourage
Et je n'en ferai jamais rien !
Il est travailleur, il est sage,
Il est instruit, il est chrétien ;
Il est la perle du village
Et chacun l'aime, j'en conviens ;
Pourtant, écoutez-moi, compère :
Quoiqu'en dise notre doyen,
Ce n'est guère par ce moyen
Qu'on fait son chemin sur la terre
Et que l'on amasse du bien. —
Trente ans j'ai dirigé ma ferme
Et vous savez qu'à très bon terme
J'ai su mener mes intérêts :
De notre conseil de fabrique
Je suis déjà membre authentique ;
Demain, si je le désirais,
On me verrait, ne vous déplaise
Assis gravement sur la chaise
De monsieur le Juge de paix.
Mais que de labeur, que de peine,
Que de fatigues, que d'ennuis
Pour en arriver où je suis !
De posséder cassette pleine !
Il est vrai qu'en homme prudent
Sans trop blesser ma conscience
J'ai flatté, selon l'occurence,
Et drapeau rouge et drapeau blanc,
N'en faisons-nous pas tous autant ?
Et qu'est-ce que la politique
Si ce n'est la chasse à l'argent ?...
De plus, habilement pratique
J'ai mis, en vendant ma moisson,

Moins de farine que de son
Dans les greniers de la pratique.
Mais ce sont là petits péchés
Dont Satan point ne s'inquiète;
Et tant qu'ils demeurent cachés
J'en ai la conscience nette.
Mon fils, au contraire a le cœur
Plein de préjugés sur l'honneur:
Le moindre méfait l'effarouche
Et les grands mots de probité,
D'honnêteté, d'intégrité
Résonnent sans cesse en sa bouche.
Tout cela me cause, voisin,
Plus d'un tracas, plus d'un chagrin,
Dans l'équité, dans la justice,
Tout excès devient un défaut:
Les vertus c'est comme le vice;
Il en faut mais pas trop n'en faut.
Donc, de votre vieille sagesse,
J'attends un salutaire avis:
Faut-il par douceur et rudesse
Agir? en un mot comme en dix
Pour le guérir avec adresse
De sa trop louable faiblesse
Que faut-il faire de mon fils?

LE VOISIN: Quittez cette mine inquiète
Ami, je sais bonne recette
Pour le guérir d'un mal pareil;
Si vous suivez bien mon conseil
Vous triompherez je vous jure
Ce qu'il n'est pas de sa nature,
Qu'il le devienne par état:
Dès demain, plaçons-le, compère,
En qualité de stagiaire
Dans une étude d'avocat?

Courtelary, 1868.

PAUL GAUTIER.

Le Philistin.

(Imité de l'allemand).

I

Connaisez-vous le Philistin ?
Dévoilons son image :
Ce fantôme sombre et chagrin
A l'antique plumage,
Comme s'il marchait sur des œufs :
Le voilà le Philistin !
Le voilà le Philistin !
Voilà, voilà le vrai Philistin,
Le vrai Philistin !
Ah ! qu'il s'en aille au diable et chez son sacristain !

II

C'est lui, quand un vin généreux
Pétille dans mon verre,
Qui croit être plus vertueux
En buvant de l'eau claire ;
Et quand retentit ma chanson,
Il me traite de polisson :
Le voilà le Philistin ! etc.

III

Il se plaint des temps malheureux,
Il hait l'Etat moderne,
Il traite un acte valeureux
Comme une baliverne,
En méprisant tout noble effort
Qui n'emplit pas son coffre-fort !
Le voilà le Philistin ! etc.

IV

En somme, toujours en émoi,
Il inspecte à la ronde,
Croyant que son cher petit moi
Peut gouverner le monde ;
Car il voudrait que l'Univers
Comme lui marchât de travers !
Le voilà le Philistin !
Le voilà le Philistin !
Voilà, voilà le vrai Philistin,
Le vrai Philistin !
Ah ! qu'il s'en aille au diable et chez son sacristain !

Courtelary, le 10 nov. 1903.

PH. QUINCHE.

Nous serons là.

(Chanson)

I

Au temps joyeux de mon jeune âge,
Quand nous devions nous présenter
Devant un saint aréopage
Fort difficile à contenter :
J'entends nos professeurs sévères,
Qui ne chantaient pas tralala...
Nous fredonnions entre deux verres :
Tralalala ! Nous serons là !

II

Ce n'était pas une bravade,
Non ! c'était plutôt de la foi
Ce mot d'un joyeux camarade
Que chacun redisait pour soi.
C'était un mot de confiance
En notre étoile... tralala !
Plus de toupet que de science :
Tralalala ! Nous serons là !

III

Fallait-il trouver une preuve
De nos talents à l'examen
Ou prêcher un sermon d'épreuve
Qu'on fait du jour au lendemain,
Fallait-il affronter l'orage
D'une algarade ?... Tralala !
Nous répétions : Allons, courage !
Tralalala ! Nous serons là !

IV

Dès lors en mainte circonstance
J'ai répété ce mot joyeux.
Il m'a donné force et constance
Aux jours tristes ou radieux.
C'est mon drapeau, c'est ma devise,
C'est ma boussole... tralala !
Vienne le vent, vienne la bise,
Tralalala ! Nous serons là !

V

Dans nos succès et dans nos joies,
Ce mot devient un gai refrain.
Au pâturage des Elloyes,
Il suffit pour nous mettre en train !
Donc, loin des Philistins rebelles,
Prosit, tous ces vieux tralala !
Je le savais : avec nos belles
Tralalala ! Nous serons là !

VI

Mais que d'orages dans la vie,
Que de peines et de tourments !
C'est l'injustice ou c'est l'envie
Qui nous assaille à tous moments !
Un danger menaçant approche ;
On se croit perdu !... Tralala !
Qu'on lutte sans peur ni reproche !
Tralalala ! Nous serons là !

VII

L'homme le plus paisible et sage
Peut voir des ennemis surgir,
Comme à l'assaut d'un doux rivage,
La vague en courroux vient mugir !
Quand la haine d'un adversaire
Voudrait m'abattre... tralala !
Je lui réponds : Attends, corsaire !
Tralalala ! Nous serons là !

VIII

Il est des devoirs redoutables
Qui font trembler des hommes forts,
Saisis d'angoisses lamentables
Malgré d'héroïques efforts.
En avant et pas tant d'histoire
Pourquoi s'effrayer ?... tralala !
Avec Dieu, marche, à la victoire !
Tralalala ! Nous serons là !

IX

Aux heures les plus dangereuses
Quand le désespoir est tout près,
Quand formidables et nombreuses,
Comme si c'était fait exprès,
Les épreuves se multiplient !
Pas de murmures !... Tralala !
Vaincus, les doutes se replient...
Tralalala ! Nous serons là !

X

Que cette foi, rien ne l'altère ;
Pas même l'heure du départ :
Bientôt nous quitterons la terre,
Ayant choisi la bonne part.
Pourvu qu'une fidèle étreinte
Nous assiste pour l'au-delà,
Nous nous endormirons sans crainte :
S'il plaît à Dieu, nous serons là !

Courtelary, le 22 juillet 1904.

PH. QUINCHE.

La Causette.

(*Carte postale* adressée à Mlles I. H. et A. J., institutrices.)

Près de la forge antique
Où maître Aimonetto,
Le zingueur exotique,
Travaille ses métaux,

Deux charmantes régentes
Au gracieux minois,
Aux langues diligentes,
S'arrêtent quelquefois...

On trouve la cousine,
Plantant ses petits choux...
Et les trois, on potine !
Que ce plaisir est doux !

Si j'étais hirondelle,
Ou fauvette ou pinson,
Faisant stopper mon aile
Et taire ma chanson,

Sur un rameau, dans l'ombre,
J'irais me reposer
Dans l'arbre le plus sombre
Et j'entendrais causer,

Quand siège le concile
Du trio tous les jours...
Je serais immobile
Ecoutant ses discours !

Secrets, Amours, Critique...
Je saurais tout bientôt,
Près de la forge antique
De maître Aimonetto !

PH. QUINCHE.

Première Neige.

(Sonnet)

Ce matin dès l'aurore une neige brillante
Illuminait le ciel de ses flocons,
Et je vis des oiseaux la troupe sémillante
En se plaignant du froid s'approcher des maisons.

La petite fontaine, hier si souriante,
Murmure, succombant sous le poids des glaçons.
La troupe des enfants, autrefois si bruyante
En soufflant sur leurs doigts courent à leurs leçons.

Les yeux du laboureur rayonnent d'espérance ;
Le manteau de l'hiver réchauffe la semence
Et la gerbe dorée embellira ses champs.

Telle, après la jeunesse et sa fraîche parure,
La vie a ses flocons, sa blanche chevelure,
Annonçant en hiver un éternel printemps !

PH. QUINCHE.